



HAL
open science

S. Roza, La gauche contre les Lumières ?, Fayard, 2020

Sophie Audidière

► **To cite this version:**

Sophie Audidière. S. Roza, La gauche contre les Lumières ?, Fayard, 2020. Dix-Huitième Siècle, 2021. hal-03339085

HAL Id: hal-03339085

<https://hal.science/hal-03339085>

Submitted on 9 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphanie Roza, *La Gauche contre les Lumières ?* Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Raison de plus », 2020, 203 p.

En historienne de la philosophie et en militante d'une « gauche progressiste », S. Roza s'intéresse au problème de la domination et s'attaque à l'affirmation selon laquelle la lutte contre la domination sociale, raciale et sexuelle signifierait également une lutte contre des principes qui viendraient des Lumières et du 18^e siècle, c'est-à-dire contre le rationalisme, le progressisme et l'universalisme (p. 19). En effet, si l'A. assume dès l'abord la thèse selon laquelle il n'y a pas d'objet historique suffisamment unifié ou univoque qu'on puisse appeler la philosophie des Lumières (p. 17), elle ramène cependant la critique en question à l'irrationalisme (ch. I), à l'anti-progressisme, articulé surtout autour de la question des sciences (ch. II), et à l'anti-universalisme (ch. III). Or, ces trois dernières positions ne pouvant jamais, selon l'A., être « de gauche », l'essai cherche à montrer qu'aucune critique qui reviendrait à l'une ou l'autre de ces trois positions ne pourrait être synonyme de progrès, qu'il soit intellectuel, moral ou politique. Ainsi, s'il a toujours existé, précise-t-elle, une critique des Lumières, y compris à gauche, celle qui se déploie particulièrement depuis la fin de la seconde guerre mondiale (derrière Adorno, Horkheimer, ou Heidegger) est une « maladie » (p. 21) mais en aucun cas, comme cela a pu généralement être le cas auparavant, un dépassement dialectique qui viendrait déplacer les positions de nos prédécesseurs éclairés, tout en se réclamant de leur legs critique. S. Roza problématise, d'une certaine façon, ces critiques récentes par des objections historiques : s'il était vrai que rationalisme, progressisme et universalisme soient synonymes de domination, et ce d'une façon univoque, alors pourquoi les mouvements de réaction se seraient-ils avec constance dits comme des mouvements anti-Lumières ? Inversement, pourquoi les mouvements anti-esclavagistes, anti-colonialistes, féministes, se seraient-ils dits inspirés des Lumières ? Et comment se ferait-il qu'une jonction s'opère entre certains partisans du camp de la gauche, ou des gauches (p. 14) et des éléments de l'extrême-droite, si ce n'est précisément quand les premiers critiquent ces idéaux éclairés ? C'est à cette condition historique d'une vivacité et d'une efficacité du terme « Lumières » qu'on comprend son maintien par l'A., alors même qu'elle en a récusé toute interprétation dogmatique.

De ce point de vue, l'enquête n'est pas et ne saurait être une enquête d'histoire de la philosophie, elle ne porte donc pas sur le 18^e siècle. Elle n'est pas non plus un essai historique sur l'usage de la catégorie des Lumières et son éventuelle réduction à une catégorie historiographique. Il s'agit d'une défense et illustration de la dimension progressiste des trois catégories retenues, qui doit se tenir sur une ligne étroite entre les deux fossés du purisme (dogmatiser sur ce que les Lumières sont ou ne sont pas) et du manichéisme, et argumenter à partir d'analyses historiques et philosophiques contemporaines : la critique foucauldienne est-elle de gauche ? Qu'en est-il de l'anti-progressisme chez Georges Sorel et Jean-Claude Michéa ? Peut-on opposer Hô Chi Minh et Nehru aux *subaltern* et *postcolonial studies* ?

S. Roza cherche à déconstruire des affirmations qui sont selon elle des obstacles à l'émancipation et réciproquement à en défendre d'autres qui, potentiellement, libèrent. C'est dire qu'elle repère chez ses adversaires les deux écueils dont elle doit elle aussi se défier. Tout d'abord, l'idéalisme, qui consiste à dire que les maux du monde viennent de la raison elle-même, et qu'elle repère à plusieurs moments de son analyse (sur l'irrationalisme, au sein du collectif *Constellations* ; sur l'anti-universalisme, dans un ouvrage d'E. Dorlin et chez les Indigènes de la République). Dans cette veine, on aurait envie de prolonger l'argument sur les progrès du monde et de remarquer que l'appel final à « renouer avec l'héritage jaurésien » (p. 168) ne pourra prendre de consistance historique que dans une conjoncture matérielle, tout comme il peut sembler un peu spéculatif d'affirmer qu'« un pas hors du rationalisme, hors du méliorisme, hors de l'universalisme » est « le geste radical de trop » (p. 168), surtout si on tente une appréhension non binaire de la rationalité, du méliorisme ou de l'universalisme.

C'est précisément le second point repéré par l'A., là encore à plusieurs reprises, à propos du féminisme en particulier (p. 107, 112). On comprend l'ampleur de l'examen des positions de Foucault, qui prend précisément les questions « de biais » (p. 42), et récuse l'opposition binaire entre un parti

pro et un parti anti-rationaliste (p. 44). Les trois annexes consacrées à Foucault sont le signe de l'épine qu'est une pensée non binaire. Mais la circonscription inaugurale par le rationalisme, le progressisme et l'universalisme conduit S. Roza à rejeter Foucault hors de la gauche, puisqu'il récuse « l'objectif d'émancipation *en général* » (c'est moi qui souligne, pour distinguer les deux éléments qui ne vont pas ensemble chez Foucault, mais sont posés ici comme indissociables). Finalement, l'ouvrage de S. Roza se réclame bien de la philosophie des Lumières comme d'une politique, car pour elle, l'histoire est une arène où se joue une « guerre à l'héritage rationaliste, universaliste et progressiste » (p. 59), où les « contresens historiques » peuvent être synonymes d'« impasse politique » (p. 83), et où il importe de garder vivantes les idées de raison, de progrès et d'universalisme comme des normes (tandis qu'elle pointe la vacance, chez Foucault, de la norme). Elle dessine ainsi un certain inventaire de l'héritage des Lumières dont elle fait un usage nettement caractérisé, en toute légitimité bien sûr, mais dans cette arène d'autres héritages sont possibles pour d'autres usages.

Sophie Audidière